

La vengeance du correcteur masqué

Qu'on se le dise : l'auteur joue désormais un rôle mineur dans l'écriture d'un livre, lequel a pour chevilles ouvrières un nègre et un correcteur. Le premier, on connaît. Du second, on ne sait rien. C'est dire l'intérêt porté à la lecture de *Souvenirs de la maison des mots* (Editions 13 bis, 104 p., 10 euros). Titre énigmatique emprunté à Dostoïevski, éditeur inconnu, auteur anonyme. Seul le prix est abordable. Voilà pour les présentations.

Le correcteur d'édition est aussi appelé préparateur de copie. L'auteur, l'éditeur et le lecteur attendent beaucoup de lui : « *L'importance croissante, immense même, prise récemment par le correcteur est directement proportionnelle au déclin absolu de l'auteur et du nègre.* » Voilà pourquoi il intervient de plus en plus souvent en conseiller historique, documentaliste, rewriter... Quand il n'y a pas de fautes, c'est normal : quand il en reste, c'est de la sienne. Nul ne se doute que nombre d'écrivains font une fausse-couche lorsqu'on leur retire une virgule. Ce livre raconte donc le quotidien d'un correcteur. Comme il est tenu à la discrétion, sinon au secret, il s'efface tout en dévoilant son vécu. Cet exercice d'équilibriste a pour vertu de le libérer de ce qui lui pèse tout en lui évitant de perdre ses commanditaires, le triangle des Bermudes au sein duquel il œuvre d'ordinaire (Gallimard, Grasset, Le Seuil) ; mais les exemples qu'il cite et les anecdotes qu'il rapporte renvoient pour la plupart au catalogue de Grasset, quand bien même ne citerait-il (presque) pas de noms.

Cela dit, il semble bien que tout cela relève du passé : « *Longtemps, j'ai été correcteur* », glisse-t-il, avant d'asséner : « *Je ne me rappelle pas avoir lu pendant toutes ces années un seul livre réellement passionnant. Quand un ouvrage m'apparaissait assez digne de considération, je n'en ai jamais entendu parler ensuite dans la presse.* » Nous voilà prévenus. La lutte finale pour le Goncourt entre François Weyergans, qu'il corrigea, et Michel Houellebecq, qu'il ne corrigea pas, est un modèle de résumé : « *Quoique son livre décrivît assez banalement ce qu'est un vieillard libidineux, il l'emporta haut la main sur celui qui avait décrit assez ordinairement ce qu'est un quinquagénaire libidineux.* » Parfois, il a droit aux confidences, comme celles d'André Markowicz, qui lui avoue avoir refusé de traduire des passages nationalistes et antisémites du *Journal d'un écrivain*, de Dostoïevski : « *A mon avis, malgré tout le respect que j'ai pour ce traducteur, c'est une erreur.* »

Anarchiste et conservateur

Le ton est celui des moralistes du Grand Siècle, avec ce qu'il faut de paradoxes mâtinés d'humour ; celui du correcteur est bien vu, anarchiste par son mode de vie, conservateur par son respect des règles ; il y a en lui de l'homme du souterrain, cher à Dostoïevski, à la fois humilié et orgueilleux. Le correcteur, dont l'humilité doit être la qualité seconde (une certaine connaissance de la langue française paraît indispensable), a partie liée avec la fonction de souffleur. C'est un éviteur de catastrophes. Il ne doit jamais se fier à la mémoire de l'auteur pour les citations. Il doit se méfier des pièges, sosies et homophonies (prémices/prémisses) ; car il ne corrige pas que les fautes d'impression, mais d'abord l'emploi du français et la

typographie. De grands écrivains se sont attaché une correctrice à vie, ou presque, tant ils lui faisaient confiance : c'est le cas de Georges Simenon avec Doringe, ou de Céline avec Marie Canavaglia. On l'a oublié si on l'a jamais su, mais Erasme et Charles Fourier faisaient profession de correcteur, de même qu'André Breton, qui peina sur les manuscrits d'*A la recherche du temps perdu*, les coquilles qu'il négligea étant mises sur le compte d'un surréalisme de contrebande.

On entrevoit les éléments constitutifs de la névrose du correcteur : sens hyperbolique du détail, obsession de la vérification, goût pathologique de la précision, maniaquerie en toutes choses et le plus souvent passion monomaniaque pour un unique écrivain à l'aune duquel toute œuvre est jugée. Celui-ci en pince pour Thomas Bernhard, d'autres pour Pierre Guyotat, mais on croirait que *Moby Dick* est leur bréviaire à tous tant on y puise d'arguments pour réhabiliter une activité méprisée : chasse à la faute ou chasse à la baleine, c'est tout comme.

On croise les ombres familières de Jacques Chessex, Alexandre Adler, Serge Doubrovsky, Yann Moix, Bernard Kouchner, Michel Onfray, Bernard-Henri Lévy (son *American Vertigo* en ressort laminé, le correcteur se trouvant être un fervent tocquevillien), sans oublier Nicolas Giudici, assassiné il y a dix ans près de Corte, à la mémoire duquel le livre est dédié. Ils s'étaient connus à l'occasion de son *Crépuscule des Corses*, qu'il avait corrigé.

Les éditeurs reconnaissants pourraient retenir sa suggestion de signaler in fine le nom du correcteur de l'ouvrage. Non parmi les remerciements, rubrique souvent mal fréquentée, mais aux côtés de l'imprimeur. L'idée ne manque pas de piquant venant d'un correcteur qui ne signe pas le livre que, pour une fois, il a écrit.

Pierre Assouline
Paru dans Le Monde du 29 avril 2011